

Irina-Roxana GEORGESCU, (*Intervalle ouvert*), L'Harmattan, 2017, ISBN 978-2-343-11475-0, 51 p.

Nous saluons ici la parution du premier recueil de poésies d'Irina-Roxana Georgescu chez la prestigieuse maison d'éditions, L'Harmattan, dans la collection *Poètes des cinq continents*. Le titre de l'ouvrage, (*Intervalle ouvert*), choisi par l'auteure, suggère une possible suite, une fenêtre ouverte sur le temps. L'option même du mot « intervalle » engage le lecteur dans une lecture plurielle, car il s'interprète comme distance qui sépare le moi lyrique de l'écrivaine de son ami invoqué à travers tout le recueil, ou comme l'espace de temps entre deux moments bien définis – celui du bonheur partagé lorsqu'ils sont tous les deux ensemble et celui de détresse, d'inquiétude, de solitude lors de leur séparation ; et, comme la poésie est une musique du cœur et de l'esprit, l'intervalle peut suggérer aussi une distance entre deux sons successifs ou simultanés, par l'enchaînement des phrases plus ou moins longues, à rime et à rythme intérieur, à allitérations vocaliques (en *i*) comme dans les vers suivants:

C'est jeudi. J'écoute les sons secs de la nuit. Février oublie la Beauté de ce tendre jeudi. (p.45)

Sensible au temps qui passe, aux relations interhumaines que l'érosion du temps, des distances et des habitudes font et défont, l'auteure se sent captive dans le carrousel des gestes et des activités quotidiens qui devient « notre façon d'exister » (p.49). L'écoulement du temps qui laisse des traces profondes sur notre existence, la routine affolante des jours passés dans des réunions où l'on est bombardé de menaces, de normes, d'instructions, de critères d'évaluation, la remplit de mélancolie et de tristesse et occasionne des questionnements non seulement sur son avenir, mais aussi sur le devenir du monde entier.

*Séance. Ensuite une autre séance.
Toute ma journée est devenue une suite de séances ouvertes.
[...]
Chaque jour on se confronte avec d'autres versions de nous-mêmes,
chaque jour on regarde avec férocité autour de nous
pour voir s'il existe encore un peu d'humanité au-delà de nous. (p.41)*

Sa poésie sensible exprime un manque – de confident, de magie, de poésie, d'amour (p.24), et, en même temps, c'est un cri de détresse adressé au lecteur, par l'entremise de l'ami dont elle attend des réponses (*Où es-tu ?* p.9 ; *D'où viens-tu, ami lointain ?* p.12 ; *Est-ce que tu es là encore ?* p.15 ; *Et toi, qui es-tu ?* p.18 ; *Tu me suis ?* p.50) et avec qui elle veut engager un dialogue (*regarde-moi et parle-moi*

p.11) sur tous les problèmes qui l'obsèdent. L'imaginaire « de sable » qui l'entoure, formé d'*expériences de sable*, de *responsabilités de sable* et de *certitudes de sable* (p.51) nous immerge dans le sentiment de relativité de notre existence, dépourvue de consistance et de stabilité, tout comme le grain de sable, que le vent transporte aux quatre coins de l'horizon. Et l'inanité de notre existence la conduit vers des questionnements sur notre identité et sur la possibilité de *louer une identité* (p.38) ou de *louer une vie* (p.48), car tout est dérisoire pour nous, « êtres de l'intervalle » (p.37).

Essentiellement citadine, Irina-Roxana Georgescu évoque une ville sans horizon, déserte et triste (« où sont les films d'amour, les roses »...p.12), aux ruelles endormies, recouvertes de « petites feuilles d'automne » (p.30), où le temps passe difficilement, « les heures semblent hyènes qui gémissent et hurlent » (p.16), et où les gens sont accablés de fatigue et d'heures supplémentaires de travail (p.18). Si pour Sartre « l'enfer c'est les autres », pour l'auteure « l'enfer c'est l'absence de l'autre » et « l'enfer c'est le compromis » (p.14). Car pour elle l'amitié, l'amour et la solidarité humaine sont les leitmotifs de ses vers – « trois fleurs peintes sur le ciel au-dessus de la ligne basse du métro » (p.40) ou « trois fleurs peintes sur le ciel au-dessus de la de la ligne basse des banlieues » (p.48), la métaphore de l'amitié/amour-fleur étant récurrente (*On va te donner un nom de fleur, parce que tu n'es pas un être humain*, p.34).

Une poésie d'une grande force lyrique, où les comparaisons alternent avec des métaphores surprenantes, qui accentuent le cumul d'ombres et de lumières dans des vers où la sensibilité de l'auteure cède la place à la froideur et au jugement objectif du banal, de la routine, du cliché et qui livre une partie de l'âme d'« une femme qui vit sa vie dans le creux de ses petites obsessions quotidiennes » (p.45) !

Anda RADULESCU
Université de Craiova, Roumanie